

SÉBASTIEN DE FOOZ

# PARTIR CHEZ SOI

Changer de regard,  
s'ouvrir à l'inattendu

***Racine***

*À Jessica, ma femme  
À Basile, Samuel Jack et James, nos enfants*

*Aux audacieux du quotidien*

« Ne demande  
jamais ton chemin  
à quelqu'un qui le connaît,  
car tu pourrais ne pas  
t'égarer. »

Rabbi Nahman de Bratslav

## HISTORIQUE DES LIEUX

1	<b>le passage</b> , samedi 19 mai, Auderghem	17
2	<b>désorientation</b> , dimanche 20 mai, Watermael-Boitsfort	27
3	<b>entre errance et quête de sens</b> , lundi 21 mai, Saint-Gilles	37
4	<b>la mémoire des pavés</b> , mardi 22 mai, Bruxelles-Ville	47
5	<b>Olympiade en maison de repos</b> , mercredi 23 mai, Les Marolles	53
6	<b>Rita</b> , jeudi 24 – samedi 26 mai, Schaerbeek	57
7	<b>Café Italia</b> , dimanche 27 mai, Etterbeek	61
8	<b>marcher sur des lignes de fractures</b> , lundi 28 mai, Etterbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek, Bruxelles-Ville	67
9	<b>la rage de vivre</b> , mardi 29 mai, Saint-Gilles	85
10	<b>l’antre de la lutte anarchique</b> , mercredi 30 & jeudi 31 mai, Bruxelles-Ville	87
11	<b>rencontre sous terre</b> , vendredi 1 <sup>er</sup> juin, Bruxelles-Ville	91
12	<b>la rue et ses lois qu’on ne connaît pas</b> , samedi 2 juin, Bruxelles-Ville	95
13	<b>refuge dans le silence subtil</b> , dimanche 3 juin, Schaerbeek	103
14	<b>la balle au bond</b> , lundi 4 juin, Ganshoren	107

15	<b>monoculture</b> , mardi 5 juin, Molenbeek-Saint-Jean	111
16	<b>vertige dans l'église</b> , mercredi 6 juin, Molenbeek-Saint-Jean	115
17	<b>danser dans les fractures</b> , jeudi 7 juin, Molenbeek-Saint-Jean	119
18	<b>un petit coin de paradis</b> , vendredi 8 juin, Molenbeek-Saint-Jean	131
19	<b>le bus philo</b> , samedi 9 juin, Ixelles	135
20	<b>Jésus t'attend</b> , dimanche 10 juin, Woluwe-Saint-Lambert	139
21	<b>le bruit du silence</b> , lundi 11 juin, Woluwe-Saint-Lambert	143
22	<b>tremblements</b> , mardi 12 juin, Bruxelles-Ville	145
23	<b>les oies aussi mangent des frites</b> , mercredi 13 juin, Schaerbeek	147
24	<b>le cimetière ou la bonté</b> , jeudi 14 juin, Laeken	151
25	<b>le ring de boxe</b> , vendredi 15 juin, Jette	155
26	<b>Tahar, le saint du Peterbos</b> , samedi 16 juin, Anderlecht	159
27	<b>le tunnel</b> , dimanche 17 juin, Forest	165
28	<b>le Coin du Balai</b> , lundi 18 juin, Watermael-Boitsfort	169
29	<b>rentrer chez soi</b> , mardi 19 juin, Etterbeek	175



LAEKEN

●25

●24

GANSHOKEN

JETTE

BERCHEM  
STE-AGATHE

●14

KOEKELBERG

SCHAEK  
●8

●17

●16

●18

●15

MOLENBEEK

●22

●12

●10

BRUXELLES

ANDERLECHT

●4

●5

●26

●3

●27

●9

SAINT-GILLES

FOREST

UCCLE



## PROLOGUE

En février 2018, je quitte un boulot qui ne me convient plus. À l'époque, je travaille dans un emploi à visée sociale à Molenbeek-Saint-Jean, commune bruxelloise rendue tristement célèbre sur la scène internationale après les attentats de Paris et Bruxelles. Je quitte alors Molenbeek après y avoir passé 6 ans. Je ne voulais désertier mon engagement pour autant. Mais comment sortir de la routine sans nécessairement changer de vie ; concilier la question du sens dans les rapports humains dans un espace et un mode de vie urbain ; comment, à mon niveau individuel, avoir un impact positif sur la ville que j'habite ?

Cette expérience fait suite à d'antérieures pérégrinations que j'avais entreprises. Après Saint-Jacques-de-Compostelle en 1998, Rome en 2000 et Jérusalem en 2005, j'ai eu envie, voire besoin d'explorer ce qui m'entourne au quotidien. J'ai ressenti l'étrange désir de voyager dans la profondeur de ma propre ville. Vivre une réelle aventure de dépaysement dans la proximité.

Au croisement du défi des déplacements urbains, du sentiment de routine et de ma quête de sens est née l'idée de repartir. Dans un tout nouveau voyage mais toujours en marchant. Parce qu'en me soustrayant au quotidien, en voyageant dans la lenteur, en m'ouvrant à la



nouveauté, à l'imprévu, en sortant du cadre d'une vie régulière, je sais que je m'ouvre aux surprises de l'imprévisible. Et j'en ai besoin.

Sauf que je voulais aller plus loin. Pas dans les kilomètres ou l'exotisme. Non, plus loin dans la démarche. Partir au loin c'est bien, vivre l'aventure au coin de la rue, c'est encore mieux. Un ami photographe, Paolo Pellizzari, m'a donné l'idée de ce dernier périple. Nous étions partis ensemble à la fin des années 2000 au Proche-Orient en 2CV. Notre intention était de refaire ce trajet que j'avais effectué pour rejoindre Jérusalem à pied pour retracer par un film les lignes de fractures traversées.

– Pourquoi ne pas partir voyager dans ta propre ville, là où tu vis, avec le même état d'esprit que lorsque tu pars marcher au long cours ?

C'était une évidence...

En partant parcourir le monde «chez soi», on frôle le burlesque, mais en même temps on plonge dans cet espace urbain que l'on croit connaître par cœur. Et, changeant d'état d'esprit et d'habitudes, c'est tout ce subtil rapport que l'on entretient avec l'environnement physique et avec ses hôtes qui change complètement. Cet environnement qu'on connaît «par cœur», on commence peut-être à le redécouvrir «par le cœur».

À la différence des autres pèlerinages, ici, il n'y pas de direction. Je pars donc sur la route de nulle part. La route de l'instant. La route de la perméabilité à ce qui vient à moi. Comme si chaque instant devait se suffire à lui-même.

Je me suis fixé comme consigne de marcher trente jours dans Bruxelles sans rien planifier et sans rentrer chez moi.

Je ne ferai donc aucune demande d'hébergement à des amis ou à des connaissances et ne répondrai pas aux nombreuses invitations qui m'ont été adressées via les réseaux sociaux. Je logerai donc uniquement chez l'habitant, rencontré au gré du hasard. Aucune étape ne sera planifiée. L'élément central de cette marche sera de nourrir un regard bienveillant sur chaque être croisé en cours de route, d'où qu'il vienne, quel qu'il soit, le bénissant intérieurement.

Juste pour observer ce que cela suscite dans le lien, si tenu soit-il, ou même l'absence de lien, et vérifier vers où cela me mène.

Je tenterai d'explorer des pistes pour trouver l'inspiration et la présence intérieure là où je suis. Au niveau du déplacement, je voyagerai principalement à pied, n'ayant pour seule destination que la rencontre. Je me laisserai guider par ces rencontres, par la ville et ses stimulations sensorielles, par mes ressentis et par l'inspiration créatrice qui me dépasse. Les sons, les perspectives paysagères urbaines, la lumière, les espaces verts, les odeurs, les bruits, le silence... seront ma rose des vents. La rencontre sera ma boussole.

Je ne rechignerai pas non plus à utiliser un moyen de transport public. J'aurai l'équivalent d'une cinquantaine d'euros en poche et je resterai joignable en gardant mon téléphone, qui me servira également pour les prises de vue. J'emmènerai également une petite caméra, nécessaire pour faire les images d'un documentaire en partenariat avec mon projet. Je filmerai là où c'est possible et où cela fait sens dans la rencontre.

Je me propose de ne pas rester plus de deux nuits consécutives dans un même endroit, pour ne pas glisser dans un confort stagnant.

L'aventure urbaine sera essentiellement une exploration de mes résistances et de mes conditionnements. Dès lors, mon tracé est fixé sans être figé : lorsque que je sentirai une résistance par rapport à une personne, un groupe de personnes ou un lieu, ce sera le signe pour moi d'y aller pour accueillir avec bienveillance ce qui se cache derrière.

Cette expédition urbaine s'est déroulée à Bruxelles du 19 mai au 19 juin 2018.

# le passage

samedi 19 mai, Auderghem

Avant un départ, il y a toujours une dernière chose à fourrer dans le sac et que l'on croit importante pour agrémenter l'aventure, tel ce bouquin que l'on voulait lire depuis longtemps. De peur que l'aventure que l'on s'apprête à vivre ne suffise pas...

Je cherche dans la bibliothèque le livre de Vassili Golo-  
vanov *Espace et labyrinthes*. Je me dis que c'est le livre qu'il me faut. Je pars à la recherche de lieux et de situations urbaines que je ne connais pas ou pas assez et ce livre est une invitation à l'exploration de l'espace et du lien complexe à ce que nous percevons.

– Il est temps que tu partes, maintenant...

Aucun départ ne devrait durer trop longtemps. Ceux que je laisse derrière moi ont à souffrir, en plus de l'absence, de l'ignorance de ne pas savoir où je me trouve et de la peur de ne pas savoir si tout va bien, si je ne manque de rien. Jessica, ma femme, est à quelques mètres de moi, un peu perdue dans le salon où je termine de remplir mon sac à dos. Tant elle que moi flottons dans ce moment de suspension, inhérent à chaque départ prolongé, un cul-de-sac temporel dans lequel s'amoncelle tout ce qu'on voudrait se dire d'essentiel, encore. Profiter de la présence de l'autre alors qu'il n'est déjà plus tout à fait là.

Après avoir pris un élan, Samuel atterrit sur mon sac à dos. Il me sort de mes pensées. Les enfants jouent à saute-sac à dos. Ils ne se rendent pas compte que je serai absent pendant un mois. Moi non plus d'ailleurs. Depuis que je suis papa, j'ai également un peu oublié ce que c'est que de partir seul.

« Il est temps que tu partes. » Les mots de Jessica s'imprègnent en moi. Je boucle le sac à dos. Il n'y a pas d'aven-

ture sans rupture, sans au revoir. La sévérité de ces mots met en exergue l'immense attachement que je porte à Jessica et à mes trois garçons que je m'apprête à quitter, égoïstement, pour un moment heureusement.

Un baiser, une étreinte et c'est la coupure... J'arpente les rues encore endormies de mon quartier.

Le froid me prend en tenaille. Anesthésié par le moment, je me laisse pénétrer par ce froid vivifiant. Je marche tête baissée, mimant par ma posture une course urgente à effectuer. J'assume avec peine ce nouveau saut vers l'inconnu, tout frêle encore, tout fébrile. Il y a un instant encore, dans l'enceinte de ma maison, je pensais à ce qui allait venir. Maintenant, dehors, je pense déjà douloureusement à ceux que j'ai quittés...

Mais je pars pour expérimenter l'aventure au coin de la rue avec un regard neuf, positif et confiant! Je pars et me sens libre, reconnaissant et heureux de vivre cette aventure surréaliste.

– Excusez-moi Madame, pourriez-vous me dire vers où je dois aller?

– Mais comment voulez-vous que je le sache, Monsieur? Vous devez aller où?

– Mais je ne sais pas, c'est justement pour ça que je vous pose la question...

Je pars marcher pendant un mois sans changer d'environnement, sans rien planifier. Je marche pour faire taire ma raison parfois déraisonnable et pour m'inspirer de ce qui vient à moi. Peut-on arpenter les artères bruyantes d'une ville avec le même cœur léger que lorsqu'on traverse des chemins de campagne tranquilles? La marche est pour

moi un bon remède contre l'indifférence et le doute. Peu importe l'environnement. Pourtant, il est tentant de laisser mon anxiété se nourrir des enchevêtrements urbains : le bruit, le monde, les sirènes, la pollution, la «super-diversité», l'omniprésence des voitures, le béton, l'expression de la réussite, la misère, tant d'oppositions confinées dans un quasi même espace... La ville se révèle être un milieu adéquat pour laisser libre cours à l'affolement de mon esprit. Le doute est pesant. La marche m'a toujours permis de déjouer la pesanteur et de mettre la priorité sur ce qui compte vraiment.

Mais l'absence de direction confère à ce voyage urbain une complexité toute nouvelle. Il se déroule pourtant dans un environnement si familier, Bruxelles, la ville dans laquelle je vis depuis des années. Cette absence de direction me dérange, me déstabilise plus que je ne l'imaginai. C'est tellement rassurant d'avoir un cap. Je marche dans des endroits que je connais. Mais je les connais fausement, grossièrement, de façon utilitaire.

Je tente à présent d'entretenir avec eux un tout autre rapport. J'aligne à nouveau mon attention sur mon intention : je n'ai pas d'autre motif que la présence soutenue à mon déplacement et à l'observation d'où cela me mène. Je goûte furtivement à ce lâcher-prise par comparaison à la tension qu'induit toute finalité. Ce léger décalage me rend plus sensible, plus réceptif à ce que le lieu exprime. Je me laisse alors porter par d'invisibles fils d'Ariane qui se déroulent au fur et à mesure que je prends le temps d'investir l'espace, ou plutôt que je laisse l'espace m'investir. Les contours d'une imperceptible cartographie deviennent apparents.

Chaque fois que le fil glisse de mes doigts et se perd, je bascule de la quête de sens à l'errance. J'accueille... J'accueille ce qui vient à moi en me disant que c'est peut-être là le point de départ de toute nouveauté.

Chemin faisant, cette désorientation lève un coin de voile sur l'anonymat, la perte de lien et l'indifférence qu'évoque pour moi la ville. J'y perçois de multiples fractures. Certaines sont tellement béantes que je crains de m'y perdre. L'espace urbain est entrelacé de rythmes de déplacement disharmonieux. À mes yeux, ils contribuent à sa déshumanisation. Porter un regard d'amour sur ce flot disparate dilue un peu ma grisaille et redonne sens à l'espace de rencontre.

J'avance donc sans direction en ce matin de départ et j'ai froid. Je me demande ce que je suis en train de faire. À peine parti de mon domicile et déjà se pointe l'inquiétude liée au logement du soir. Je tente de débrayer la machine mentale. Je traverse des rues et ne prête guère attention à l'espace dans lequel j'évolue. Je traverse mon quartier de part et d'autre, l'air absent, le regard rivé vers mes pieds, préoccupé.

Un Saint-Michel impassible, toutes ailes d'or déployées, transperce de son glaive le dragon. Il me fait face et me sort brutalement de mon accablement. Je suis devant l'église Saint-Jean-Berchmans du Collège Saint-Michel. La porte est ouverte et je m'avance. J'ai l'impression d'avoir déjà effectué une certaine distance et pourtant, je suis à moins d'un kilomètre et demi de chez moi. Le plus dur, c'est de mettre mes résistances derrière moi, dans le sac, et de me mettre réellement en marche. Mettre un pied devant l'autre et me soustraire à mes habitudes.



« Je marche pour faire taire ma raison parfois déraisonnable et pour m'inspirer de ce qui vient à moi. Peut-on arpenter les artères bruyantes d'une ville avec le même cœur léger que lorsqu'on traverse des chemins de campagne tranquilles ? »

J'entre dans ce lieu baigné de silence. J'avance jusqu'au chœur de l'église. Un calme s'empare de tout mon être. Dans ce lieu de prière, mon esprit troublé se calme. Le silence se fait en moi et je reçois ces mots simples écrits sur un mur comme s'ils m'étaient adressés: «Laisse-toi accueillir.»

Je laisse décanter la douceur de l'instant. Elle irrigue mon âme. Une terre qui a connu de l'abondance n'est jamais à l'abri d'un dessèchement...

Les derniers mois avant le départ ont été intenses. Je n'ai pas pris le temps de m'arrêter. De prendre du temps pour être présent à moi-même.

Cette paix retrouvée abreuve mon potager intérieur mis à mal par l'indolence. Je suis enfin entré dans l'aventure. Mais qu'est l'aventure si ce n'est appréhender avec un regard neuf l'espace où l'on se situe, une impression de vivre avec plus d'intensité l'instant présent et être disposé à se laisser surprendre par ce qui se présente à soi? Puisqu'une émotion mobilisatrice surgit lorsqu'on se sent dépaysé par la nouveauté, pourquoi ne pas jeter volontairement un regard neuf sur ce qui est habituel?

En sortant de l'église, je retrouve le brouhaha de la ville. Je ne sais pas combien de temps je suis resté à l'intérieur. J'emprunte une artère importante. Sur les trottoirs du week-end, dans cette partie résidentielle de la ville, je ne rencontre personne.

Ma démarche n'est pas celle d'un observateur extérieur impassible qui note avec distance les interactions urbaines. Mon but est d'intégrer davantage l'environnement dans lequel je progresse en portant sur lui un regard

empathique, en observant où cela me mène. Et cela, j'ai besoin de me le dire et redire.

Je note que je suis encore trop décalé par rapport à tout ce qui se passe en moi et autour de moi. Tant que je serai à l'extérieur de moi-même, dans cette attitude «méta», je ne serai pas pleinement présent et resterai dans une forme de contrôle défensif. Et c'est justement cela que je souhaite déconstruire par cette expédition urbaine.

Je marche en direction du sud-est, vieille habitude qui me reste de mon épopée vers Jérusalem où, sur une distance de près de 4 000 kilomètres, j'ai emprunté quotidiennement la direction du levant. Comme quoi, la moindre petite habitude est tenace.

Je scrute le paysage à la recherche d'inspiration. À la recherche d'une direction.

Tandis que je traverse le Parc des Étangs Mellaerts, parc boisé et vallonné situé au sud de la ville, la perspective, je la vois. Au loin, se dévoile la généreuse bande verte: la Forêt de Soignes. Alléluia, j'ai ma destination en point de mire!

Après deux bonnes heures de marche, la forêt m'accueille pour cette première nuit.

Je m'avance dans la forêt comme on recherche une matrice protectrice, pour me sentir vivant.

Les derniers promeneurs quittent les lieux, retournent vers leurs chaumières. Au loin un homme appelle son chien. Son cri résonne dans la forêt. Et puis plus rien. Je me laisse guider par les sentiers qui sinuent dans une cathédrale de hêtres. Ce lieu est majestueux. Jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle la Forêt de Soignes faisait partie d'une forêt

Photo de couverture: Jessica Hilltout  
Couverture: Dominique Hambye  
Mise en page: MC Compo – [www.mccompo.be](http://www.mccompo.be)  
Relecture: Valérie van Eyll

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre,  
par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2019  
Tour et Taxis, Entrepôt royal  
86C, avenue du Port, BP 104A • B - 1000 Bruxelles  
[www.racine.be](http://www.racine.be)

D. 2019, 6852. 22  
Dépôt légal: septembre 2019  
ISBN 978-2-39025-112-5

Imprimé aux Pays-Bas